



La délicatesse orientale du premier roman de **Marie-Jeanne Bérard** Page F 3



Bernard Émond confronte le confort et l'indifférence Page F 6

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 JANVIER 2017



CLAUDE GASSIÀN FLAMMARION

Passion secrète, la relation fusionnelle de Peggy Roche avec Françoise Sagan a été le pivot de leur vie respective, dit Marie-Ève Lacasse.

FICTION QUÉBÉCOISE

La garde du cœur de Françoise Sagan

Avec *Peggy dans les phares*, Marie-Ève Lacasse sort de l'ombre l'amoureuse cachée de la célèbre romancière

DANIELLE LAURIN à Paris

« Elle avait sa table ici », fait remarquer l'auteur de *Peggy dans les phares* (Flammarion Québec), Marie-Ève Lacasse, embrassant des yeux la Brasserie Lipp, dans Saint-Germain-des-Près, où elle m'a donné rendez-vous. « Elle recevait ses assistants ici, donnait tous ses rendez-vous ici, poursuit l'écrivaine québécoise établie à Paris depuis une douzaine d'années. C'était sa cantine. Peggy était une mondaine! Elle rendait les serveurs fous parce qu'ils savaient qu'elle allait tacher de son rouge à lèvres rouge sa serviette blanche. »

Si on ne compte plus le nombre d'ouvrages consacrés à Françoise Sagan, bien peu d'entre eux s'attardent à celle qui était devenue indispensable dans l'intimité de la romancière. Aucun livre non plus, aucune biographie, aucune exposition retraçant son parcours de styliste, de créatrice de collections, de journaliste de mode et d'ex-mannequin, entre autres pour Givenchy.

Il y a bien eu le fils unique de Françoise Sagan, Denis Westhoff, qui consacrait un

chapitre, dans *Sagan et fils*, en 2012, à celle qui l'a en grande partie élevé. Quelques années auparavant, la cinéaste Diane Kurys lui accordait aussi une certaine place dans son film *Sagan*. Mais pour le reste, Peggy Roche a été pratiquement occultée.

« J'ai constaté qu'il y avait un vide éditorial énorme sur elle », indique Marie-Ève Lacasse, dont le roman biographique sur Peggy Roche s'est nourri de trois années d'enquête auprès des proches du couple caché qu'elle formait avec Françoise Sagan et de recherches dans les archives.

Réparer une injustice

De son vivant, Peggy Roche a été reléguée au second rôle, tenue loin de la lumière qui aurait éclairé la célèbre romancière. Pour les proches du couple, cette relation homosexuelle était un secret de Polichinelle. Mais Françoise Sagan se refusait à la révéler publiquement.

Même après sa mort en 2004, la plupart de ses biographes ont en grande partie respecté ses vœux, ce qui s'explique comme suit, selon Marie-Ève Lacasse : « Sagan est un symbole français comme la baguette. C'est presque une intouchable. Quand on parle d'elle, c'est le bonheur, la liberté, l'insouciance, Saint-Tro-

pez, le soleil, la fête, le jazz, la vitesse... Ça évoque des choses positives qu'on se remémore avec beaucoup de nostalgie et de tendresse. »

Peggy Roche, elle, est passée dans le tordeur de l'histoire. Après sa mort d'un cancer en 1991, on a pratiquement oublié son existence, déplore Marie-Ève Lacasse. « Même sa stèle est anonyme. Elle est enterrée à Cajarç, à côté du caveau familial de Sagan. Sagan est enterrée avec son dernier mari, Robert Westhoff. Peggy est enterrée juste à côté, mais son nom n'est pas inscrit. »

C'est en partie pour honorer la mémoire de cette femme qui la fascinait par son mystère que la jeune auteure de 34 ans s'est lancée dans l'écriture de *Peggy sous les phares*. Son livre, basé sur une chronologie non linéaire, commence en 1985. Ce n'est pas innocent.

Le coma

« Pour pouvoir mettre la lumière sur Peggy, il fallait que Sagan se taise, précise Marie-Ève Lacasse. Et la façon de la faire taire était de la plonger dans le coma. »

Françoise Sagan, retrouvée inconsciente dans une chambre d'hôtel de Bogotà, en Colombie, alors qu'elle accompagnait le président François Mitterrand en voyage officiel,

est rapatriée d'urgence en France. Officiellement, il est question d'un arrêt respiratoire. Mais la cocaïne qu'elle consommait de façon effrénée pourrait bien être en cause.

« On verra Peggy aller à l'hôpital, se plonger dans ses souvenirs en ayant devant elle un corps endormi, poursuit Marie-Ève Lacasse. On pourra mieux comprendre qui est le personnage de Peggy, comment est sa vie, comment elle organise l'espace, quelle est sa pensée. Et puis, on verra se réveiller doucement Sagan, elle qui occupe déjà tellement tout l'espace. »

La fluidité des corps

En parallèle, l'auteure refait sommairement le parcours individuel de la romancière et de la styliste. Jusqu'à leur première vraie rencontre. Elles s'étaient déjà croisées peu après la parution de *Bonjour tristesse*, en 1955, qui allait apporter la notoriété à Françoise Sagan, étiquetée par François Mauriac « charmant petit monstre ». Mais le coup de foudre a lieu en 1968, dans une boîte de nuit.

Elles sont alors toutes les deux mariées. Après l'éditeur Guy Schoeller, Françoise Sagan a épousé le mannequin américain Robert Westhoff,

VOIR PAGE F 2 : LACASSE

Des mots qui cognent

Peut-on encore ignorer la concordance de temps entre la littérature et la culture hip-hop ?

DOMINIC TARDIF

Qu'ont en commun le chanteur Pierre Flynn, le comédien Michel Dumont, l'écrivain Simon Boulerice, l'illustratrice Elise Gravel, le rappeur D-Track et le créateur de *beats* High Klassified? Ils participaient tous à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit* le 13 janvier dernier, sur les ondes d'ICI Première, sans que quiconque adopte ce ton ahuri que l'on réserve aux phénomènes de foire pour s'adresser aux deux représentants de la culture hip-hop présents à table.

C'est que les vertus esthétiques des textes de rap, que défend affectueusement l'universitaire française Bettina Ghio dans l'essai *Sans fautes de frappe*, l'animatrice Marie-Louise Arsenault les célèbre déjà depuis longtemps. « On a toujours voulu décloisonner les genres d'écriture et, à partir du moment où il y a des gens qui écrivent bien et qui ont des choses à dire, qui prennent une parole moderne, nous, on a envie de les recevoir. C'est une évidence qu'ils soient là », explique celle qui accueille fréquemment dans son studio Biz, de Loco Locass, Ogden Ridjanovic, d'Alaclair Ensemble, Yes McCan, de Dead Obies, et Jenny Salgado, de Muzion.

En permettant à la langue parlée de noyauter l'écriture, Louis-Ferdinand Céline aurait peut-être inventé, 40 ans avant son avènement, le *flow*, ce débit vocal typique au rap. Voilà une des idées aussi stimulantes qu'étonnantes mises en avant par Bettina Ghio, qui s'échine à décoller des *running shoes* du hip-hop l'étiquette de sous-culture qui y colle depuis longtemps.

Les WordUP! Battles, ces joutes oratoires durant lesquelles deux rappeurs s'injurient, ne sont qu'une mise à jour des tirades de Cyrano de Bergerac, ajoute-t-elle, avant de noter que c'est à Oxmo Puccino que l'on doit le livret d'un opéra moderne inspiré de *Alice au pays des merveilles* de Carroll, autant d'exemples d'une « appropriation de la littérature française dans le rap ».

Mais le rap ne devrait-il pas être reconnu seulement pour ce qu'il est, et non pour sa filiation avec la littérature? « La légitimité du rap, je la tiens pour acquise », répond Jérémie McEwen, qui balance lui-même les rimes sous le sobriquet de Maître J et qui accueille ces jours-ci de nouveaux étudiants au collège Montmorency dans son cours « Philosophie du hip-hop », durant lequel dialoguent Machiavel et le défunt rappeur américain Tupac Shakur.

VOIR PAGE F 4 : HIP-HOP



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« Je pense que n'importe quel objet culturel peut être analysé d'un point de vue littéraire ou philosophique », explique Jérémie McEwen.

LIVRES

FICTION QUÉBÉCOISE

Froid comme la mort

Dans *Nénuphar*, Maryse Barbance s'interroge sur la maladie et le corps féminin

MANON DUMAIS

Florence, professeure de lettres à la retraite, attend des nouvelles de ce qu'elle appelle son nénuphar, en hommage à Boris Vian. Jusqu'où cette fleur indésirable s'est-elle propagée? Devra-t-elle être opérée? La chimio lui sauvera-t-elle la vie? Est-elle déjà condamnée à mort? Afin d'oublier ce mal qui la ronge, Florence fuit dans l'écriture, dont celle d'un conte qu'elle avait commencé à rédiger il y a plusieurs années, et ce, malgré les réserves de Françoise, son éditrice.

«J'écris pour ne pas me laisser faire — tout ce qui me vient au lieu de travailler au Pays de l'Isle. Je ne tiens pas de journal auquel je me sentirais obligée au lieu de pouvoir aller librement. J'écris pour vivre. Je lis aussi pour vivre», affirme Florence. Tandis qu'elle écrit pour tenir la mort à distance, elle replonge aussi dans la lecture d'un journal écrit au moment où Bastien, l'homme de sa vie, vivait ses derniers moments. En replongeant dans ses souvenirs, elle évoque également ses amies disparues.

Bien qu'elle continue à entretenir des liens avec le monde des vivants, elle semble lorgner de l'autre côté de la vie. Dans ces moments-là, l'écriture se fait salvatrice pour l'héroïne cérébrale du deuxième roman de Maryse Barbance (*Toxiques*): «Écrire en regard de la vie, de la maladie, de la mort me semble à présent absurde. Mais que sais-je faire d'autre? Et comment vivre une vie sans mots?»

Au fil des pages se produit un curieux phénomène entre le lecteur et le personnage. Jamais, ou très rarement, parviendra-t-il à éprouver une quelconque empathie envers Florence. Serait-ce une façon inconsciente de nier l'idée de sa propre mort, de sa propre finalité? Serait-ce que, derrière ces mots, parfois durs et directs, que la voix de Florence se fait trop distante, voire désincarnée, comme si elle nous parvenait déjà de l'au-delà? «Hémorragies, descente d'organes, tumeur, les mots fusent comme des bombes — mots torpillés faisant irruption, effraction dans les vies. Combien de femmes sont-elles passées par là? Combien n'en sont pas revenues? Après, le si-



COLLECTION PERSONNELLE

L'écriture se fait salvatrice pour l'héroïne cérébrale de Maryse Barbance.

lence. La voix des femmes, tue.»

L'angoisse et la réflexion

Si Maryse Barbance maintient, volontairement ou non, une distance entre Florence et le lecteur, elle parvient toutefois à capter son intérêt puisqu'à travers les angoisses de Florence, elle propose une intéressante réflexion sur les ravages de la maladie sur le corps. «Le membre, l'organe enlevé manque. Comme la personne disparue. L'ablation est une plongée dans le réel qu'aucun mot ne saura réparer. Elle est une violence qui ne se nomme pas. Qui avance voilée. Et se fait passer pour nécessaire quand elle ne l'est pas toujours.»

En passant par la crainte de Florence de voir son corps privé de certains organes, la romancière explore avec finesse les questions de l'identité sexuelle, de la féminité et de la maternité. Finalement, force est de se demander si Barbance n'aurait pas dû choisir l'essai pour s'exprimer plutôt que le roman. Elle aura réussi à esquisser délicatement le portrait d'une battante qui, puisant sa force dans les mots, dans la fiction, trouvera peut-être le courage d'enfin affronter la vraie vie. Au lecteur de trouver le courage de suivre Florence jusqu'au bout.

Collaboratrice
Le Devoir

NÉNUPHAR

★★★
Maryse Barbance
Fides

Montréal, 2016, 158 pages



ILLUSTRATION TIFFET

POÉSIE

Dans la précarité de nos certitudes

Hélène Frédérick se laisse imprégner par une vision attentive du réel

HUGUES CORRIVEAU

Un impressionnisme fragile, tout en douceur, préside à la poésie d'Hélène Frédérick, connue pour ses romans parus chez Hélotrope. Le sentiment qui se dégage de ses textes donne à penser qu'il est bien difficile de pénétrer ce qu'impose la surface lisse des choses. En retrait, la poète se laisse imprégner par sa vision attentive du réel, s'intéresse à la fluidité de mouvement, à l'éphémère apparition des êtres.

Le premier mot du titre *Plans sauvages* impose l'ambiguïté de lecture proposée par le recueil, qui nous confronte à l'indécidable sens qui convie soit un projet bien «planifié», soit un accès limité à ce qui, si plat, si «plan», pourrait bien être impénétrable. Or, curieusement, cette dis-

tanciation ne compromet en rien l'intérêt du recueil, qui atteint parfois à de surprenantes propositions diffractées, conduit à des associations qui déploient notre imaginaire. Ainsi, dans *Square*: «il y a des jardins carrés / clos au couchant / bien taillés / coupés / (de nous) / on dirait des gars rasés de frais / oiseau sur l'épaule // et pelouses interdites / comme des jeunes filles / à frange rousse».

Donc, les objets ou les lieux racontent. Les fluctuations des références, des correspondances, dirait Baudelaire, convoquent le heurt et l'inattendu. Nous pensons aussi, étrangement, aux sous-conversations tellement explorées par Nathalie Sarraute, soulevant l'inquiétant secret sous-jacent qui se tapit derrière les mots: «pas d'autre choix que

de se regarder les parois de l'être comme ça éberlués sans parvenir à ce qui pourrait guider indiquer un chemin entre soi et l'autre entre étrangers qui nous sommes l'un à l'autre».

Hélène Frédérick explore la précarité de toute certitude, pénètre dans l'indécidable à la fois de la pensée et des images que propose la réalité floue de la ville. Ici Paris, mais aussi l'océan ou les souvenirs d'Amérique. Peu importe, rien n'est constant, rien ne s'impose: «chaque mot / en contient dix autres / alors imaginons le livre / exponentiel / alors imaginons la réflexion qu'il cache // et même s'il s'agit de pacoille / on prend le mot / on le fait rebondir».

Et il rebondit jusqu'à la joie contenue, mais joie, tout de même, d'un chat sur les genoux ou d'un souffle de jouissance

venu d'une fenêtre ouverte. Le poète se rend disponible et le recueil témoigne de façon aléatoire des soubresauts du temps qui passe et qui amorce le bonheur. Malgré les doutes qui s'insinuent: «notre essence constituée de petites morts / nous rendrait lumineux / comme des soleils / qui ne brûleraient personne / juste ils réchaufferaient / le creux du lit // si».

Premier recueil à la fois sombre et lumineux, qui ouvre la voie à une auteure qu'il faudra suivre.

Collaborateur
Le Devoir

PLANS SAUVAGES

★★★
Hélène Frédérick
L'Oie de Cravan
Montréal, 2016, 60 pages

LACASSE

SUITE DE LA PAGE F 1

père de son fils. Peggy Roche a marié en secondes noces l'acteur Claude Brasseur.

«Elles ont aimé des hommes, convient Marie-Eve Lacasse. Mais elles sont dans une espèce de fluidité des corps, avancée-t-elle. C'est une époque de fêtes, d'alcool, de nuits blanches, où on passe d'un corps à un autre de façon totalement libre, sans se poser la question de l'homosexualité ou de la bisexualité...»

L'amour fou

Chacun a des aventures de son côté. Mais leur relation, en osmose, demeure le pivot de leur vie. Comme en témoigne Denis Westhoff dans *Sagan et fils*: «Peggy fut une amie, une amante, une protection, un conseil. Entre ces deux femmes, ce fut un mélange de passion, de tendresse, d'admiration réciproques, de reconnaissance mu-

tuelle, d'amitié et de connivence comme ma mère n'en connut jamais, dans mon souvenir, ni avant ni après elle.»

«Avec la disparition de Peggy, précise-t-il, ce fut comme si ma mère avait été déchirée en lambeaux, que l'on eût arraché des morceaux d'elle vivante.»

Après la mort de Peggy en 1991, Sagan connaîtra une descente aux enfers, renchérit Marie-Eve Lacasse: «Elle va se laisser aller complètement à ses vices, s'endetter beaucoup, prendre de plus en plus de drogue...» Pendant 13 ans, jusqu'au jour de sa mort, le 24 septembre 2004, la mythique écrivaine aurait-elle attendu leur prochaine rencontre?

Collaboratrice
Le Devoir

PEGGY DANS LES PHARES

Marie-Eve Lacasse
Flammarion Québec
Montréal, 2017, 246 pages.



EMMANUEL LARDIER FLAMMARION

Femme de l'ombre dans la lumière. Peggy Roche, mannequin chez Givenchy, a vécu un quart de siècle une romance secrète avec Françoise Sagan.

L'énigme d'un amour durable

Le grand amour de Sagan demeure pour Marie-Eve Lacasse une figure énigmatique. «Il y a des zones d'ombre dans sa vie qui sont pour l'instant impossibles à élucider», lâche-t-elle. D'où son idée d'écrire un roman sur Peggy Roche plutôt qu'une biographie. Elle avait pourtant fait une croix sur l'écriture de fiction il y a 10 ans, après la parution sous le pseudonyme de Clara Ness de son deuxième roman, *Genèse de l'oubli*. «Ça été un tel flop, je me disais que j'étais nulle.» Mère d'une enfant, divorcée, elle confie avoir été motivée en grande partie par sa nouvelle fiancée, qui lui a lancé un pari: si elle parvenait à se rendre au bout de son roman et à le faire publier, toutes deux se marieraient. Marie-Eve Lacasse s'interrogeait alors: comment aimer? Et comment aimer longtemps? Elle s'est dit que fouiller la relation Sagan-Roche lui apporterait peut-être des réponses. Et elle a foncé. «En fait, ma fiancée savait qu'en me poussant vers l'écriture, j'allais retrouver quelque chose d'heureux en moi, et je pense que c'est ça, l'amour, au fond: susciter chez l'autre ce qu'il aime, ce qui le rend heureux.» Le mariage doit avoir lieu le 24 juin prochain.

BAnQ GRANDE BIBLIOTHÈQUE

EMPRUNTEZ UNE VIE!

Venez «emprunter» une personne issue d'une communauté culturelle le temps d'un tête-à-tête.

banq.qc.ca f t i n

BIBLIOTHÈQUE VIVANTE

Tous les jeudis de 12 h à 15 h
Du 2 février au 30 mars

Hall de la Grande Bibliothèque
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
☎ ☎ Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

EN COLLABORATION AVEC

UNIVERSITÉ
Concordia
UNIVERSITY

PARTENAIRE MÉDIA

LE DEVOIR

Bibliothèque et Archives nationales
Québec

LITTÉRATURE

FICTION QUÉBÉCOISE

La fascination de l'évanescence

Marie-Jeanne Bérard signe un délicat premier roman, tout en demi-teintes orientales

CHRISTIAN DESMEULES

Est-il vrai que « *les spectres se nourrissent d'histoires* » ? Or les spectres, même vivants, traversent *Vous n'êtes probablement personne*, le court premier roman de Marie-Jeanne Bérard, tout en demi-teintes et pétri de délicatesse orientale.

À Montréal, une jeune femme, très grande, se prend un jour d'une étrange fascination pour un vieux professeur de dessin japonais, plutôt petit. « *C'était lui, depuis toujours.* »

D'une semaine à l'autre, avec persistance, Espérance (c'est son prénom) va se heurter à l'indifférence du maître, monsieur Ohta, qui continue de son côté à ignorer royalement la présence de cette élève qui détonne dans son atelier du dimanche matin. À l'angle du boulevard Saint-Laurent et de la rue Villeneuve, l'air était plus dense qu'ailleurs. « *Elle n'était que patience, il n'était que résistance.* »

Mais l'entêtement de la jeune femme était « *son seul refuge et sa seule offensive* ». Et peu à peu, le petit professeur finira par se laisser prendre dans les filets de son apprentie, bien déterminée à l'approcher.

De manière inavouable, le vieil homme aimait regarder peindre Espérance. « *Cela le réconciliait avec un certain aspect de la vie, quelque chose d'infime, d'insaisissable et d'irritant, avec lequel il avait été en conflit sans relâche.* Cette jeune femme retirait le grain de sable d'un engrenage abstrait, purifiait l'air d'un germe béni et sans nom. » Voir peindre la jeune femme, sans comprendre pourquoi, « *l'harmonisait.* »

Ce timide chassé-croisé va prendre plus d'ampleur lorsque monsieur Ohta lui demandera de venir peindre des mésanges dans un coin de sa chambre, chez lui. Très vite, d'autres demandes spéciales vont se succéder, aussi curieuses les unes que les au-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Marie-Jeanne Bérard brode tout en nuances le récit d'un envoûtement.

tres : un crabe triste, des cailloux sous la neige, un rayon de soleil.

À travers un jeu subtil du chat et de la souris, une lente infiltration, comme si s'opérait sous nos yeux une imperceptible fusion du ying et du yang, ces deux êtres si différents vont s'approcher jusqu'au point d'être « *terriblement ensemble* », déployant à deux des rituels inédits, le vieux peintre essayant de peindre sans jamais y parvenir sa protégée envahissante.

Mais Espérance connaîtra-t-elle l'homme qui l'envoûte malgré lui et les raisons de sa fascination ? Pas vraiment. Et comme si l'un des personnages se nourrissait de l'autre, comme la vie se nourrit de la mort, monsieur Ohta s'effacera peu à peu sous ses yeux, jusqu'à ne devenir qu'une silhouette, une forme, un simple trait de pinceau. Jusqu'à n'être « *probablement personne* ».

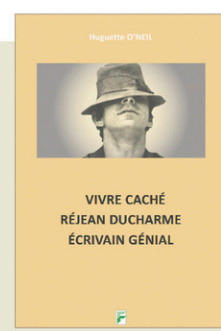
De façon sobre, précise, dense, déjantée et poétique,

Marie-Jeanne Bérard enveloppe *Vous n'êtes probablement personne* d'un léger voile de mystère. Une histoire aussi évanescence que la rencontre est improbable.

Collaborateur
Le Devoir

VOUS N'ÊTES PROBABLEMENT PERSONNE
★★★ 1/2
Marie-Jeanne Bérard
Leméac
Montréal, 2016, 128 pages

LA VITRINE



BIOGRAPHIE

VIVRE CACHÉ
RÉJEAN DUCHARME, ÉCRIVAIN GÉNIAL
★★★ 3/5
Huguette O'Neil
Formatexte
Sherbrooke, 2016, 160 pages

En ce 50^e anniversaire de *L'avalée des avalés* surgit une petite biographie forcément parcelaire de Réjean Ducharme sous la plume de l'ex-journaliste Huguette O'Neil. Sans recruter les témoignages des familiers de Ducharme présents ou passés, ni de l'écrivain lui-même, mais se basant sur les multiples publications à son sujet au fil des ans, l'auteure de *Vivre caché* remonte le cours d'une trajectoire unique dans l'histoire de la littérature québécoise. De la lettre humble et naïve de présentation de Ducharme en 1965 accompagnant le manuscrit de *L'océan-tume* jusqu'aux remerciements de sa défunte compagne Claire Richard en 2013 au festival littéraire Québec en toutes lettres, cet ouvrage possède le mérite de colliger des avis nourris des préjugés les plus obtus et des hommages les mieux sentis des deux côtés de l'Atlantique, en une mosaïque d'ombre et de lumière.

Odile Tremblay



FICTION CANADIENNE

LA BIEN-AIMÉE DE KANDAHAR
★★★ 1/2
Félicia Mihali
Linda Leith éditions
Montréal, 2016, 172 pages

En avril 2007, un sergent canadien en mission en Afghanistan avait écrit au magazine *Maclean's* pour le remercier d'avoir publié en page couverture la photo d'une jolie jeune fille qui plaisait beaucoup aux soldats déployés à Kandahar. *Maclean's* avait saisi l'occasion pour faire un article divertissant sur « *la bien-aimée de Kandahar* ». L'auteure montréalaise d'origine roumaine Felicia Mihai s'inspire de ce fait réel pour y inventer une suite sous forme de correspondance entre le militaire et la jeune fille, elle aussi d'origine roumaine. Le roman est constitué d'observations sympathiques de l'immigrante roumaine à Montréal sur sa vie, ses amours, l'histoire de la Nouvelle-France et enfin la guerre en Afghanistan. L'histoire avance par petites touches sur un ton agréablement détaché, comme si les aléas de la vie arrivaient par hasard, sans qu'on puisse y faire grand-chose. Ce septième roman de Felicia Mihai, d'abord publié en anglais en 2012, est un riche ajout à la littérature de cette « troisième solitude » que forment, selon l'auteure, les immigrants au Québec.

Caroline Jarry

FICTION QUÉBÉCOISE

Dans l'abyssale vacuité de la *chick lit* ordinaire

Sous un pseudonyme douteux, une auteure signe un roman sentimental insignifiant

CAROLINE JARRY

Meilleure chance la prochaine fois est le premier roman d'une auteure montréalaise qui écrit sous le pseudonyme de Romaine Cauque... Oui, comme dans « *rhum and coke* », ce qui donne un avant-goût du genre d'humour à venir.

C'est de la « littérature de filles », mieux connue sous le nom de *chick lit*, un genre qui a eu ses lettres de noblesse avec la série des *Bridget Jones* d'Helen Fielding ou, en plus sérieux, avec le *Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles*, de Melissa Bank. Mais le roman de Romaine Cauque n'a ni la drôlerie ni la finesse de ses prédécesseurs, et il s'ajoute plutôt à la liste des romans ultralégers et peu intéressants qui ont malheureusement donné mauvaise réputation au genre.

Le livre raconte l'histoire de Lucie, qui mène une carrière satisfaisante comme consultante dans l'industrie pharmaceutique, mais qui est terrorisée à l'idée de rester « vieille fille ». Le jour de ses 36 ans, elle se promet de se trouver un *chum* coûte que coûte avant d'atteindre la quarantaine.

On a alors droit à une série d'histoires d'un soir, d'une semaine ou de trois mois, toutes plus malheureuses les unes que les autres. Les hommes qui croisent sa route sont trop vieux, trop jeunes

ou trop *cheap*, selon elle, ou, pire encore, choisissent de rompre la relation.

Comme c'est généralement le cas avec la *chick lit*, la narratrice écrit à la première personne du singulier et a recours à l'humour et à l'autodérision pour amuser la galerie. Sauf que l'humour, ici, est si grossier qu'il tombe à plat. Exemple : un jour de grand découragement, « *je me suis jetée dans les bras du premier Malotru venu. [...] Le Malotru, c'est le McDonald de la relation affective : ça dépanne quand c'est la seule chose qu'on trouve sur l'autoroute pour faire taire un ventre vide, sans plus. C'est vite ingéré, ça ne goûte pas mauvais, mais c'est sans âme et néfaste à long terme pour le cœur.* » Le reste est à l'avenant. La jeune femme conçoit apparemment les rapports amoureux sous le seul angle de la mesquinerie et semble craindre par-dessus tout qu'un homme ne s'intéresse à elle que pour « *avoir une femme de ménage gratuite* » : « *évidemment que si je torçais gratos et que je fermais ma gueule en payant la moitié des frais du ménage, je trouverais preneur* ». Ce n'est pas drôle, c'est triste.

Meilleure chance la prochaine fois
★★★ 1/2
Romaine Cauque
Triptyque
Montréal, 2016, 351 pages

Un long monologue

Le livre est aussi fort mal écrit. Le texte, un long monologue, est truffé de mots anglais pas même mis en italique pour souligner l'emprunt : notre célibataire en a « *plein son*



ISTOCK

Si l'héroïne se confie constamment à sa meilleure amie, ce personnage et leur relation ne sont jamais approfondis.

truck », sa « *shop reproductive* » va fermer, son jeune amant qui se dénuade révèle un beau « *chest* ». Une mode récente qui revendique un « parler-vrai », mais ce n'est plus du français.

La *chick lit* met généralement en valeur les amitiés féminines. Ici, la jeune femme confie ses déboires à sa meilleure amie, qui, tout comme les autres personnages secondaires (un frère, une locataire), est si peu développée que l'on finit par s'y désintéresser. La meilleure amie en question, Linda, se borne à répéter, pour expliquer chaque nouvel échec amoureux : « *Ben là, t'es peut-être trop difficile ?* » C'est mince.

Pourtant, la vie amoureuse des femmes dans la trentaine offre un terrain fertile et pas-

sionnant. La matière comme les doutes, drôles ou douloureux, ne manquent pas. Mais il n'y a ici aucune réflexion qui arrive à retenir l'attention, ni sur les relations amoureuses, ni sur l'amitié, ni sur la conciliation travail-amour.

Contactée par *Le Devoir*, la maison d'édition en dit peu sur l'auteure de ce roman, précisant seulement qu'elle a à son actif un essai publié sous son véritable nom. Sans autre détail.

Collaboratrice
Le Devoir

MEILLEURE CHANCE LA PROCHAINE FOIS
★★★ 1/2
Romaine Cauque
Triptyque
Montréal, 2016, 351 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 9 au 15 janvier 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

▼ Romans québécois

1	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	1/16
2	L'Autre Reflet	Patrick Sénécal/Alire	2/11
3	Conversations avec un enfant curieux	Michel Tremblay/Leméac	3/10
4	La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	4/11
5	Sur les berges du Richelieu • Tome 2 La faute...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	5/11
6	Les chevaliers d'Antares • Tome 4 Chimères	Anne Robillard/Wellan	6/9
7	L'amour au temps d'une guerre • Tome 3 1945...	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	7/3
8	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	-/1
9	Vi	Kim Thy/Libre Expression	-/1
10	Danger! Femmes en SPM	Catherine Bourgault/Les Éditions réunies	8/3

▼ Romans étrangers

1	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	-/1
2	Le Women's murder club • Tome 14 14e péché...	James Patterson/Maxine Paetro/Lattès	-/1
3	Le piège de la belle au bois dormant	Alafair Burke / Mary Higgins Clark/Albin Michel	2/8
4	La chimiste	Stephanie Meyer/Lattès	1/7
5	Délirs mortels	Kathy Reichs/Robert Laffont	3/14
6	Intimidation	Harlan Coben/Belfond	4/11
7	Les nouveaux amants	Alexandre Jardin/Grasset	8/10
8	Chanson douce	Leïla Slimani/Gallimard	9/9
9	L'homme qui voyait à travers les visages	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	5/20
10	Si tu me voyais comme je te vois	Nicholas Sparks/Michel Lafon	6/18

▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/13
2	Le code Québec	J.-M. Léger / J. Nantel / P. Duhamel/Homme	2/16
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	4/11
4	Le témoin	Lino Zambito/Homme	3/10
5	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	-/1
6	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal / Pierre Thibault/La Presse	5/13
7	Un présent infini	Rafaële Germain/Atelier 10	7/8
8	L'état du Québec 2017	Collectif/Del Busso	-/1
9	Politiques de l'extrême centre	Alain Deneault/Lux	10/6
10	Cinq chantiers pour changer le Québec	Collectif/Ecosociété	-/1

▼ Essais étrangers

1	Sous le drapeau noir. Enquête sur Daesh	Joby Warrick/Cherche Midi	6/6
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/48
3	De l'âme	François Cheng/Albin Michel	5/7
4	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	3/6
5	Guide des égarés	Jean-François Gallimard	2/10
6	7 façons d'être heureux ou les paradoxes du...	Luc Ferry/XO	8/4
7	Le pays qu'habitait Albert Einstein	Étienne Klein/Actes Sud	-/1
8	Les revenants. Ils étaient partis faire le jihad, ils...	David Thomson/Seuil	-/1
9	Qui gouverne le monde? L'état du monde 2017	Collectif/Découverte	7/16
10	Le pouvoir au féminin. Marie-Thérèse d'Autriche	Élisabeth Badinter/Flammarion	10/5

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

LA VITRINE

MANIFESTE LITTÉRAIRE

NU DANS TON BAIN
FACE À L'ABÎME

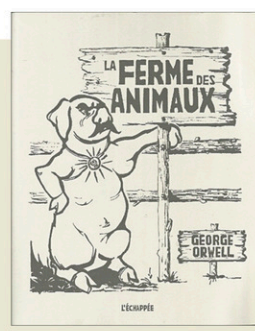
★★★ 1/2

Lars Iyer

Traduit de l'anglais par Jérôme Orsoni
Allia
Paris, 2016, 48 pages

Il n'y a jamais eu autant de lecteurs et d'écrivains. Pourtant, la littérature est un cadavre froid, croit Lars Iyer, romancier et professeur de philosophie britannique, qui porte sur elle un regard de croque-mort avec *Nu dans ton bain face à l'abîme*, un manifeste littéraire « après la fin des manifestes et de la littérature ». A ses yeux, elle est morte exsangue, à coups de recherches parodiques, de tout-à-divertissement et d'hégémonie commerciale. Et nous vivons désormais dans un monde où la tragédie a cédé sa place à la farce. « *Aucun poème ne fomentera de révolution, aucun roman ne défiera la réalité, plus maintenant.* » Avec la disparition de l'Auteur, c'est maintenant la Littérature (avec une majuscule, bien sûr) qui s'éloigne de nous à la manière d'une comète. Reviendra-t-elle jamais? A-t-il tort, a-t-il raison? Provocant.

Christian Desmeules



PROPAGANDE

LA FERME DES ANIMAUX

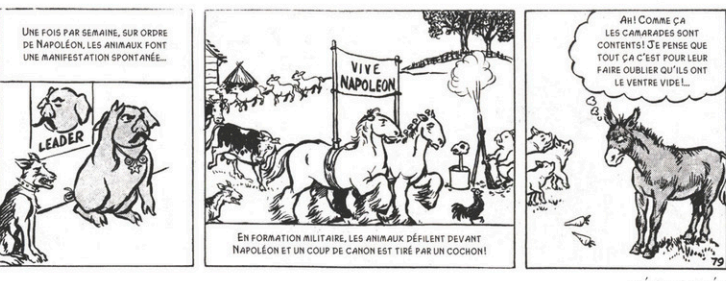
★★★★

George Orwell

L'Échappée
Paris, 2017, 80 pages

Voilà un étonnant fragment de la guerre froide culturelle qui se rappelle au bon souvenir du présent: l'adaptation en bande dessinée du célèbre roman de George Orwell, fable critiquant la montée des totalitarismes en suivant la radicalisation... d'animaux de ferme. Amusant: c'est la CIA qui, en 1950, à l'aube de la guerre froide, a lancé cette mise en case rigoureuse et respectueuse du bouquin d'Orwell avec la complicité de l'IRD, le département de recherche et de renseignement britannique. Le récit illustré par Norman Pett, créateur de *pin-up*, a circulé en plusieurs langues dans les pays où le communisme menaçait de percer, expliquant-on dans une postface aussi fascinante que le reste. Troublant: la version française, qui aurait été utilisée en Indochine, n'a jamais été retrouvée et se dévoile ici dans la traduction d'une version en créole mauricien publiée en 1970. Le tout a une valeur patrimoniale et historique, mais les configurations sociales et politiques du présent finissent par lui donner une autre densité.

Fabien Deglise



L'ÉCHAPPÉE



POLAR

SNJÓR (NEIGE)

★★★★

Ragnar Jónasson

Traduit de l'anglais par Phippe Reilly
Éditions de La Martinière
Paris, 2016, 348 pages

Saison idéale pour lire un roman islandais qui se déroule durant une tempête de neige. Disons tout de suite que ce huis clos du nouveau venu Ragnar Jónasson est plein de promesses. Le jeune auteur, découvert par l'agent de Henning Mankell, sait tisser des intrigues et, malgré la double traduction, semble écrire plutôt bien. Certes, on notera des tics un peu agaçants qui tiennent des premiers romans: chaque personnage, par exemple, est introduit à travers son histoire personnelle en relation avec Sigluffjörður, petite ville située près du cercle arctique où il ne se passe rien... jusqu'à ce qu'un tout jeune diplômé de l'école de police s'y pointe. Brusquement, les victimes s'accumulent alors même que la petite ville est coupée du monde par une mégatempête et une avalanche. L'intérêt ici est de voir se déplier lentement l'intrigue, émerger le fond des personnages et surtout de sentir monter la pression du huis clos. On ne parle pas de chef-d'œuvre ni d'un incontournable, mais, vous verrez, vous vous y laisserez prendre. Au point de souhaiter que le prochain livre de Jónasson soit traduit directement de l'islandais...

Michel Bélaïr

POLAR

L'art de se mettre du sang sur les mains

Jean-Jacques Pelletier se réinvente et Patrick Senécal s'assume

MICHEL BÉLAÏR

Même s'il passe avec aisance de l'analyse financière à la critique littéraire et à la philosophie, Jean-Jacques Pelletier est d'abord connu pour ses thrillers apocalyptiques en séries. Le plus lu des auteurs de polars québécois des vingt dernières années réussit toutefois à nous surprendre avec un livre étonnant, son plus réussi depuis longtemps.

L'intrigue s'amorce sur un bain de sang, alors qu'on trouve un cadavre dans une baignoire remplie d'hémoglobine humaine. Détail important: l'énorme quantité de sang suppose déjà cinq ou même six victimes de plus. L'inspecteur Henri Dufaux et son escouade de jeunes *nerds* sont chargés de l'enquête... qui se révélera fort touffue et impliquera rapidement les services secrets canadiens. Ils n'en ont pas tant contre la mafia ukrainienne ou les moutards vite soupçonnés ici; c'est plutôt qu'ils sont infiltrés par une taupe reliée à cette affaire. En trame de fond, une enquête interne cherche à démanteler l'unité hors norme dirigée par Dufaux.

Jean-Jacques Pelletier nous a habitués aux trucs compliqués avec retombées en cascades, mais dans cette histoire, c'est d'abord sa toute nouvelle façon de raconter, plus sentie, aux antipodes du style qu'on lui connaît, qui fait mouche. Il y a toujours un complot, certes, mais il n'est plus mondial et ne met pas directement en cause des «agences» maléfiques menaçant la planète entière. Rien de désincarné ou de «théorique» ici. Au contraire, Pelletier nous présente de vrais personnages intrigants — Dufaux et son équipe rafraîchissent vraiment le genre — dans une écriture fluide et souple qui sent la vraie vie et non plus seulement le procédé... même si l'apocalypse «ordinaire» nous attend toujours au coin de la

rue. Bref, Jean-Jacques Pelletier n'écrit plus comme Jean-Jacques Pelletier avait pris l'habitude de le faire, et tout le monde y gagne. Beaucoup.

Trop, c'est trop

Patrick Senécal n'a pas besoin de présentation, lui non plus; depuis *Sur le seuil* et *Aliss* (1998 et 2000, Alire), et surtout le remarquable *Le vide* (2007, chez le même éditeur), il est l'une des figures de proue du roman noir d'ici et plusieurs de ses livres ont déjà été portés au grand écran. Celui qu'il nous propose ici est sans doute à placer dans la colonne des grands crus.

C'est un récit terrible. Dru, violent, *gore*, même, à certains moments. Tout s'y passe dans un milieu habituellement plutôt calme: celui de l'édition. Il met en scène un écrivain, Michaël Walec, qui travaille à son premier roman tout en enseignant dans un pénitencier à des détenues qui souhaitent terminer un jour leurs études secondaires. C'est là qu'il fera une rencontre déterminante, celle de Wanda Moreau, emprisonnée pour le meurtre de son *chum* infidèle.

Lorsque Michaël propose à ses étudiantes d'écrire une nouvelle, Wanda y raconte son crime. La violence de ses descriptions et son réalisme brutal inspirent Walec qui, grâce à elle, réécrit son roman: *Sous pression* est un succès instantané et le livre bat tous les records de vente. Walec devient une célébrité incontournable — ce qui nous vaut quelques passages sur le milieu littéraire québécois et les coulisses du circuit des salons de livre.

Mais l'écrivain n'arrive pas à rééditer son succès. Malgré tous ses efforts, ses livres suivants ne suscitent aucun intérêt et il ne parvient qu'à se répéter. Il sombre dans la dépression et on l'oublie presque... jusqu'à ce que Wanda Moreau sorte de prison et se remette à l'inspirer. Le lecteur aura alors



KARINE DAVIDSON-TREMBLAY

La vedette du polar d'horreur québécois, Patrick Senécal, campe son nouveau roman dans le monde de l'édition.

droit à ce qui s'est écrit de plus violent ici depuis le Traité de l'Amérique du Nord britannique!

À l'instar de Michaël Walec, Patrick Senécal ne semble pouvoir investir que dans l'intensité du macabre et de l'horreur plutôt que dans de vrais personnages. Il y réussit fort bien: les descriptions précises de certaines scènes de torture sont carrément insupportables. Les adeptes du genre se régaleront peut-être, mais n'empêche que trop, c'est trop. Surtout que, dès la page 75, on a déjà compris ce qui allait se passer par la

suite pendant presque 400 pages. Bref, on aura saisi qu'on est très, très loin de Donna Leon...

Collaborateur
Le Devoir

BAIN DE SANG

★★★ 1/2

Jean-Jacques Pelletier

Éditions Hurtubise

Montréal, 2016, 491 pages

L'AUTRE REFLET

★★★★

Patrick Senécal

Alire

Lévis, 2016, 449 pages

FICTION FRANÇAISE

Au bord d'un grand vide

Philippe Forest renouvelle, avec *Crue*, son autopsie romanesque de l'absence

GUYLAINE MASSOUTRE

Philippe Forest a bâti une œuvre autour du deuil de sa fille, décédée à quatre ans. Depuis *L'enfant éternel* (1997), il approfondit la disparition, ce que l'absence signifie et ce qui se trame autour du gouffre béant de la mort. Sous forme de récits intimes, de fictions, d'analyses et d'entretiens, de la France au Japon, il a arpenté les méandres du chagrin et des pensées irrégulièrement marquées par le destin.

Cette œuvre tragique a ses rebonds de vie. Forest ne laisse pas tomber ses narrateurs désespérés. Il les dépèce, les fait aimer et fait se métamorphoser leurs émotions, heureuses ou pénibles, puis les heurte au réel. *Crue* est une telle épreuve, un livre magistral qui joue sur le basculement dans le fantastique, qui a l'air d'une image inadéquate glissée dans un cadre banal.

Tout commence dans un quartier urbain où le narrateur est témoin d'un incendie voisin. Une fois que le feu a tout ravagé, des relations se nouent entre des êtres qui ne s'étaient jamais remarqués. Un narrateur endeuillé aime tant sa vie ainsi relancée qu'il évite de se questionner sur le mystère des personnes qu'il côtoie. Aimer la musique et la lecture, sa voisine du premier étage, le reste de ses nuits chez son voisin, n'est-ce pas assez? Mais lorsque tous deux disparaissent, un vide angoissant l'étrangle.

sont neufs, le passé est oublié. Dans la noyade générale, tableau huileux où tout se fige, le narrateur se sauve lui-même dans l'indifférence que le cataclysme répand telle la peste de la fable sur les animaux terrorisés.

Vide à l'infini, désolation. Le narrateur, flanqué d'un chat, confronte l'énigme du monde. La formule mystérieuse du romancier fantastique gallois Arthur Machen — *Est enim magnum chaos* (En vérité, il est un grand vide), tirée de son romantique *Holy Terrors* — frappe l'imagination atterrée du héros, victime et témoin devenu poète guettant les signes obviés. L'illumination se fait désirer. Y a-t-il pire chose que vides sur vides accumulés? Serait-ce la trouée en soi?

Dans l'économie lente, analytique, méditative et grave de la narration, le symbolisme du

feu et de l'eau pèse fortement sur cette entropie apocalyptique. Spiritualité sans cause première, tentative de penser ce néant absolu, la réflexion évoque tout à la fois *Melancholia* de Lars Von Trier et *La peste* de Camus, les limites du sens: « *Une grande épidémie sévit en secret, qui explique tout, des plus grands événements jusqu'aux plus petits.* »

Il y a manifestement un au-delà du connu, quoi qu'on vive, le plus modestement possible à l'intérieur d'une chambre, ou qu'on regarde alentour. Un trou noir dont on ne sait rien, qui sidère, divise, agit et engloutit finalement chaque humain.

Collaboratrice
Le Devoir

CRUE

★★★★

Philippe Forest

NRF Gallimard

Paris, 2016, 262 pages

HIP-HOP

SUITE DE LA PAGE F 1

L'intelligence du hip-hop

« Est-ce que ça correspond à un complexe d'infériorité, de vouloir se comparer à une forme d'art déjà légitimée? » se demande celui qui participera en février à Paris au colloque international *Conçues pour durer: perspectives francophones sur les musiques hip-hop*. « Peut-être! Il y a quand même une pertinence à souligner à nouveau l'intelligence du hip-hop. Je pense aussi que c'est important de légitimer le discours hip-hop, parce qu'il fait de plus en plus partie de la société. La

génération Y a atteint l'âge adulte, et reléguer le rap à la marge du discours public équivaut à reléguer à la marge la génération Y. »

A-t-on reproché aux groupes NTM, Ministère A.M.E.R. et Booba ce qu'on ne reprocherait pas à la littérature, demande ailleurs Bettina Ghio, en regrettant le traitement médiatique alarmiste dont a souvent été l'objet la culture hip-hop. « D'une certaine façon, ce que l'on ne permet pas aux rappeurs est autorisé aux écrivains, le livre jouissant en France d'une place plus respectable qu'un morceau chanté », signale-t-elle, en évoquant le portrait sinistre de l'autorité policière que dresse le néopolar français, dont personne ne

s'offusque, alors que les accusations de « racisme anti-flic » ont plu sur la tête des rimeurs fustigeant le profilage ethnique. La misogynie, la violence, ou même le franglais, dans le contexte d'une chanson rap, correspondent-ils forcément à une adhésion?

« C'est comme si on ne se rendait pas compte que le "je", dans une toune de rap, ce n'est pas nécessairement "je", rappelle Jérémie McEwen. Ça s'explique sans doute par la revendication d'authenticité qui est au cœur du rap, et qui est souvent répétée. Si on écoute vite, on peut penser que celui qui insiste pour dire qu'il est réel parle forcément au "je", alors que ce n'est pas toujours le cas. »

Et au Québec?

Les maigres blancs d'Amérique du Noir: c'est le titre d'un album du collectif Alacclair Ensemble, remix ludique de la mythique formule de Pierre Vallières. D-Track a déjà envoyé un *Message texte à Nelligan*, titre d'un disque paru en avril. RCA, de Dead Obies, se réjouissait en 2013 de « sip un cognac dans bouette à ec le Doc' Ferron », coup de casquette à l'auteur de *L'amélancheur* reflétant, selon l'édition commentée des textes de Montréal *Sud*, un « désir de célébrer la vie malgré des conditions parfois peu propices à l'épanouissement ».

« Quand SP prend son gros accent queb, j'ai l'impression d'entendre les madames dans

Les belles-sœurs », poursuit Jérémie McEwen au sujet de Sans Pression qui, à la fin des années 1990, libérait le rap québécois d'un rapport délégué à la prosodie franco-française, à l'instar de Michel Tremblay 30 ans auparavant au théâtre.

Maître J entend aussi de l'exploré chez Ogden, d'Alacclair Ensemble, dans la bouche de qui les syllabes claquent autant que jadis sous la moustache de Gauvreau, et relève une affinité entre Dany Laferrière et Muzion, « qui savent montrer comment la fascination que suscite l'étranger peut être malsaine ».

Marie-Louise Arsenault observe de son côté que *Love Su-*

prême, plus récente parution de Koriass, épouse une structure propre au roman, et voit en KNLO le petit cousin de Réjean Ducharme, tous les deux inventant par le langage une québecitude nouvelle.

« Je pense que n'importe quel objet culturel peut être analysé d'un point de vue littéraire ou philosophique », conclut le prof McEwen. Tant que nous, les analystes, ne nous prenons pas pour des gens plus intelligents que les artistes. »

Collaborateur
Le Devoir

SANS FAUTES DE FRAPPE

Bettina Ghio

Le mot et le reste

Paris, 2016, 288 pages

LIVRES

RENCONTRE

Autopsie de l'être en chute libre

Pour Karine Tuil, la guerre et ses conséquences finissent toujours par contaminer l'intime

DANIELLE LAURIN
à Paris

On a beau se croire à l'abri, la violence est partout. Tous les coups bas sont permis. Nous sommes en guerre, sur tous les fronts.

Guerre en Afghanistan, en Irak... mais aussi guerre sociale, identitaire, politique, guerre intime: le conflit fait partie de nos vies.

C'est ce qui ressort du 10^e roman de Karine Tuil, sélectionné pour le Goncourt l'automne dernier et ironiquement intitulé *L'insouciance*. «*Ce sont les aspects les plus sombres, les plus gênants, même les plus honteux de l'existence qui m'intéressent comme romancière*», convie l'écrivaine française de 44 ans rencontrée à Paris.

Dans ce livre qui nous confronte aux pires épreuves, elle s'interroge aussi sur les moyens de se relever, de se reconstruire. Et elle laisse entendre que l'espoir est possible. «*Le titre de mon roman est optimiste. Il y a cette idée que la vie est plus forte que l'épreuve, plus forte que la mort.*»

Mais commençons par le commencement. Nous nous retrouvons au milieu d'une embuscade, en Afghanistan. Une poignée de soldats français est prise à partie par des talibans. Corps en charpie, barbarie sans nom. C'est sanguinaire. Une véritable boucherie, décrite sans ménagement.

La scène a été inspirée à la romancière par ce qu'on a appelé l'embuscade d'Uzbin: en août 2008, dix soldats français et leur interprète afghan sont morts sous le feu des talibans près de Kaboul. Par la suite, Karine Tuil, sans aller sur le terrain «*pour des raisons de sécurité*», s'est documentée. Elle a aussi fait enquête auprès de reporters en zones de conflit, de militaires revenus de la guerre et d'infirmiers, de psychologues, de psychiatres qui travaillent auprès d'eux.

Le sort des militaires

«*Les soldats que j'ai rencontrés, dit-elle, me répétaient souvent qu'ils sont formés pour la guerre mais qu'ils ne sont jamais préparés à la rencontre avec la mort, jamais préparés à voir leur meilleur ami sauter sur une mine alors que deux minutes avant il était en train de leur parler. C'est quelque chose de très violent.*»

Pour rendre compte de cette violence, il lui fallait à la fois raconter la réalité de ce que vivaient les militaires en



BERTRAND LANGLOIS AGENCE FRANCE-PRESSE

Karine Tuil s'interroge sur les façons avec lesquelles les gens parviennent à se relever après les épreuves.

pleine action, mais aussi trouver la forme littéraire qui convient, ajoute-t-elle: «*Je voulais que ce soit une langue un peu brutale.*»

Elle montre aussi dans son roman des soldats qui, sur le terrain, se sentent abandonnés à leur sort, floués par leur hiérarchie. «*Après l'embuscade d'Uzbin, certains soldats qui avaient survécu se sont plaints: ils avaient le sentiment d'avoir été envoyés sans précaution. Le sort des soldats est une véritable question. On les voit de plus en plus depuis les attentats terroristes. Ils sont partout à Paris. Mais on ne sait rien d'eux.*»

Au centre de *L'insouciance*, un lieutenant, Romain Roller, voit l'un de ses amis mourir sur le terrain. Il ramènera en France un autre compagnon qui demeurera handicapé à vie. Choc post-traumatique.

La romancière trouvait important d'explorer ce syndrome, de raconter le difficile retour à la vie de soldats en-

voqués au front. «*C'est un sujet dont on parle trop peu en France*», déplore-t-elle.

Des êtres en chute libre

Romain Roller va remettre en question de fond en comble sa vie, son couple, sa famille. Mais il n'est pas le seul à être dévasté. Trois autres personnages croiseront sa route alors qu'ils sont eux aussi en chute libre.

Une jeune journaliste et écrivaine, prénommée Marion, fera face à l'éfrètement de son couple et à la descente aux enfers de son mari, un riche homme d'affaires franco-américain d'origine juive qui sera accusé de racisme et dont l'empire va péricliter. Parallèlement, un fils d'immigré ivoirien devenu conseiller du président français verra ses aspirations bloquées par des jeux de coulisses aux accents xénophobes.

Si le roman nous conduit aussi au milieu de la guerre en Irak, avec prise d'otages

d'Occidentaux et décapitation qui s'ensuit, c'est en France que les quatre protagonistes principaux évoluent. En France, où, au moment de l'écriture de *L'insouciance*, Karine Tuil avait l'impression de surnager dans un climat de conflits, qui sonnait le glas... de l'insouciance.

«*On vivait une période très tendue, explique-t-elle, avec des attentats, des crispations identitaires. Et on disait qu'une guerre civile était en train de se nouer en France.*»

Dans la foulée, l'écrivaine, juive d'origine tunisienne, qui s'était beaucoup penchée dans ses romans précédents sur la question de l'identité, a voulu traiter non seulement de conflits internationaux, mais aussi de guerre sociale, de guerre entre les communautés. «*C'était un véritable enjeu du point de vue romanesque que de raconter les interactions entre des univers en apparence si différents, opposés. J'ai voulu montrer comment tous ces conflits finissent par contaminer la sphère intime, comment, au sein même des couples, il y a des guerres, en fait.*»

Tandis que les conflits politiques, économiques, identitaires et sociaux déchirent leur pays, plusieurs couples s'entredéchirent en effet dans *L'insouciance*. Mais au milieu de ce tumulte, un nouveau couple, formé du lieutenant revenu d'Afghanistan et de la jeune Marion, se forme. Et persiste, dans l'adversité.

D'où la note d'espoir du roman. L'amour, la sexualité, comme force de vie, comme retour à la vie, dans toute sa puissance, toute son énergie.

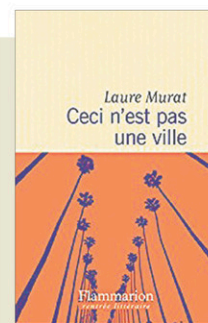
«*Aux blessés.*» C'est à eux que Karine Tuil a dédié son roman. C'est-à-dire: «*À la fois les blessés de guerre et les blessés de la société, tous les gens qui ont été meurtris soit par une épreuve personnelle, soit par une épreuve qui leur aurait été imposée par la société elle-même.*»

Un livre empathique, *L'insouciance*. Si la littérature pour Karine Tuil est l'espace de la liberté, qu'elle permet par là de fouiller ouvertement, sans contrainte, les sources de conflits qui animent nos sociétés, c'est aussi un espace de réflexion sur l'altérité. «*C'est une rencontre avec l'autre, avec l'histoire d'un autre qui n'est pas moi*», conclut-elle.

Collaboratrice
Le Devoir

L'INSOUCIANCE
Karine Tuil
Gallimard
Paris, 2016, 528 pages

LA VITRINE



ESSAI

CECI N'EST PAS UNE VILLE

★★★

Laure Murat
Flammarion
Paris, 2016, 192 pages

Que veut vraiment dire tomber amoureux d'une ville? Sachant bien que la réponse pourrait être différente pour chacun, Laure Murat (*L'homme qui se prenait pour Napoléon, Relire*), essayiste et historienne de la littérature, prof à l'Université de la Californie à Los Angeles (UCLA) depuis une dizaine d'années, essaie d'y répondre dans *Ceci n'est pas une ville*, à partir de sa propre passion pour Los Angeles. «*Ville antiphallique par excellence*» avec ses immeubles bas, son absence de centre et son réseau tentaculaire d'autoroutes. Un peu d'ailleurs à l'image de cet essai personnel, à la forme hybride et plutôt relâchée, L.A. ressemble au contenu d'un tiroir renversé. Elle est même tout «*le contraire de Paris*». Ni laide ni belle, la métropole californienne correspond peut-être à ce que Roland Barthes disait de la coupe de cheveux de l'abbé Pierre: elle est. Tout simplement.

Christian Desmeules



ISTOCK



ROMAN D'HORREUR

LA GUILLOTINE

★★

Véronique Drouin
Québec Amérique (Magellan)
Montréal, 2016, 256 pages

Le genre horrifique est plus fréquent et plus populaire au cinéma qu'en littérature. Ça se comprend. Pour créer de l'épouvante, l'image est dure à battre. Les mots, cependant, peuvent aussi faire apparaître cet univers de fantasmes terrifiants et ont, de plus, cette capacité de le faire avec plus de profondeur, en explorant le contenu de la conscience des acteurs en proie à la méchanceté ou à la panique. Les quatre jeunes étudiants en communications et journalistes en herbe que met en scène le roman de Véronique Drouin veulent squatter une maison dite maléfique afin d'écrire un reportage à sensation. Leur scepticisme de départ sera évidemment confondu. Imperceptiblement mais sûrement, la maison des horreurs aura son effet sur eux, en faisant remonter à leur conscience des traumatismes personnels du passé (agressions sexuelles, alcoolisme). L'affaire finira en étripage gore sur fond de tourments psychologiques. Lent à décoller, le roman, dans sa seconde moitié, devient habité par une saisissante fébrilité, mais ne parvient pas à transcender le niveau du divertissement sanglant. On frémit donc, et c'est décevant, juste pour le plaisir.

Louis Cornellier

FICTION IRLANDAISE

Un survenant slave dans un village endormi

Edna O'Brien mêle habilement drame intime et tragédie de l'histoire contemporaine

CHRISTIAN DESMEULES

A beau mentir qui vient de loin, paraît-il. L'adage est particulièrement vrai lorsqu'on a affaire à des personnages à la biographie floue, entourés d'un halo d'exotisme. Aveuglés par leur brillant plumage, on prête souvent une oreille avide à toutes leurs fictions.

C'est ici qu'arrive l'écrivaine irlandaise Edna O'Brien, qui vient jeter dans *Les petites chaises rouges* une sorte de «*survenant*» slave dans un village endormi de la côte ouest de l'Irlande.

Originaire d'un petit pays des Balkans, guérisseur et sexothérapeute autoproclamé, se situant dans l'échelle des charlatans quelque part entre le moine et le magnétiseur, Vladimir Dragan va vite se constituer une petite clientèle dans cette communauté qui périclite. Énergie quantique, radiesthésie, sensibilité aux champs magnétiques: l'essentiel est invisible pour les yeux.

C'est un terreau fertile pour le bon docteur Vlad, qui exerce sa venimeuse séduc-

tion avec des airs coulants de gourou. Expliquant aux unes que «*la libido est dans les papilles gustatives*», démontrant aux autres les possibilités du pendule, il fait son chemin. Fidelma, belle jeune femme mariée à un homme plus vieux avec qui elle essaie désespérément d'avoir un enfant, va tomber sous le charme et dans le lit du guérisseur. Jusqu'à ce que la vérité reprenne sa place.

Serbe recherché pour crimes contre l'humanité par le tribunal de La Haye, on le surnommait à l'époque de son infâme grandeur la «*Bête de Bosnie*». Démasqué et arrêté, il est inculpé pour génocide, nettoyage ethnique, massacres et tortures. Fin brutale de la romance. Ce que ne pardonneront jamais à Fidelma les villageois, «*avidés de scandale comme si c'était du nectar*».

C'est donc avec des sentiments terriblement mitigés que la jeune femme va se découvrir enceinte — «*enceinte*

d'un monstre». Un soir, elle sera kidnappée par trois brutes avinées qui vont l'avorter au pied-de-biche. Des milliers de vies détruites, et une de plus. Sans compter celle de Fidelma, forcée à expier sa trahison conjugale et à fuir la disgrâce à laquelle le village l'a condamnée, qui prendra à son tour le chemin de l'exil.

Installée à Londres, où elle ne connaît personne, sans le sou, elle va découvrir et côtoyer une tout autre réalité. Celle de la précarité des immigrants, venus de partout à travers le monde pour y trouver le confort et la sécurité. Mais celle de l'entraide, aussi, qu'elle va connaître au contact d'autres vies brisées comme la sienne.

C'est l'onde de choc silencieuse qui traverse *Les petites chaises rouges*, le 18^e roman d'Edna O'Brien, qui s'est librement inspiré ici de la figure de Radovan Karadžić, alias «*le boucher de Sarajevo*». Arrêté en 2008 à Belgrade après des années de cavale, le premier

président de la République serbe de Bosnie était devenu, sous le nom de Dragan Dabic, une sorte de spécialiste de la médecine douce.

Attentive au sort des femmes, des déclassés et des victimes, la romancière octogénaire — elle est née en 1930 — brouille avec art les frontières entre la réalité et les apparences du roman. Elle donne ici vie à un univers complexe replié sur lui-même, où le destin de Fidelma, l'envers de sa naïveté, sa chute, le sentiment d'être devenue sans le savoir la complice de ce criminel, s'entremêlent intimement aux événements de l'histoire contemporaine.

Collaborateur
Le Devoir

LES PETITES CHAISES ROUGES
★★★
Edna O'Brien
Traduit de l'anglais
par Aude de Saint-Loup
et Pierre-Emmanuel Dauzat
Sabine Wespieser
Paris, 2016, 376 pages

EN LIBRAIRIE

Jean-Claude Ravet

LE DÉSERT ET L'OASIS

Essais de résistance



LA LIGNE DU RISQUE

NOTA BENE

Rédigés dans une langue de feu pleine de fulgurances, les essais de Jean-Claude Ravet ont la littérarité bouleversante, somptueuse et parfois abstraite des textes prophétiques.

Éric Cornellier, *Le Devoir*, 7 janvier 2017Préfacé par Yvon Rivard, ce livre regroupe des textes de l'auteur, publiés principalement dans *Relations*.

MONTRÉAL, NOTA BENE, 2016, 199 PAGES

ESSAIS

Le murmure tranchant de Bernard Émond

LOUIS CORNELIER



Bernard Émond fait partie de l'élite des essayistes québécois. Son nouveau recueil, *Camarade, ferme ton poste*, en offre une éclatante démonstration. J'ai vécu, en le lisant, une expérience rare et envoi-ante, celle d'une adhésion presque totale au propos et au style de l'auteur. Chez Émond, je suis chez moi. Ses essais ont la même saisissante gravité que ses films, en plus de quelque chose de franchement militant qui leur donne une splendide clarté combative. Émond n'est pas Pierre Falardeau — il préfère le murmure tranchant aux vociférations —, mais, dans l'esprit, les deux cinéastes et essayistes se rejoignent.

Émond, en effet, ne fait pas de quartier. Dès le début, dans un texte intitulé *Vitupérer l'époque*, il qualifie de «pire des démissions» l'injonction contemporaine selon laquelle «il ne faut pas juger» les comportements et attitudes des uns et des autres. C'est le contraire qui s'impose, assène l'essayiste, devant le «désert moral» régnant.

Il faut donc urgemment juger, mais sans s'exclure du procès. C'est nous, écrit Émond, qui avons élu des libéraux affairistes occupés à remettre le Québec à sa place, qui sommes indifférents aux injustices internationales, qui surconsomons au mépris de l'environnement en nous pliant «au conditionnement publicitaire» et qui acceptons sans rechigner la laideur urbanistique. «Et ne me dites pas, continue Émond, que c'est la faute du un pour cent, des barons de la finance et des traders à cent millions par année. Le un pour cent, vous ne voyez que ça, mais c'est le soixante pour cent qui compte.»



Majorité responsable

Le un pour cent honni n'aurait pas le pouvoir qu'il détient, insiste Émond, sans la majorité qui vote pour les libéraux, les caquistes et les conservateurs, qui appuie la hausse des droits de scolarité et l'austérité budgétaire, de même que sans tous ces déserteurs, étudiants, retraités ou bobos, qui ne rêvent que de se réaliser ailleurs qu'au Québec, qui en «stage touristique-humanitaire en Amérique latine», qui «dans un clapier en Floride», qui dans des festivals ou colloques internationaux. «Eh bien partez! lâche Émond en colère. On sera moins nombreux à voir les derniers moments de beauté devant le fleuve avant les embouteillages de pétroliers et les premières marées noires.» J'entends, lisant cela, Falardeau acquiescer.

«Nous n'avons jamais été aussi libres», constate Émond, mais nous gaspillons cette liberté dans le confort et l'indifférence. Refusant toute autorité, notamment celle «du passé, de la tradition, une autorité des valeurs, des grandes œuvres», et adhérant à cette «fiction délirante» de l'absolue autonomie de l'individu, «nous sommes libres pour rien», libérés «de notre langue et de notre passé, multiculturels jusqu'à plus soif, ouverts jusqu'à l'évanouissement, ouverts dans la béatitude des centres d'achats, de la culture américaine, du divertissement virtuel et du rire obligatoire et permanent».

Bernard Émond avoue avoir déjà cru, comme plusieurs de ses amis de Québec solidaire, que le combat pour la justice sociale devait primer la question nationale et culturelle. Sa lecture d'Orwell, de Pasolini (sur recommandation de Falardeau) et un séjour dans le Grand Nord québécois l'ont fait s'éloigner de cette vision de gauche et prendre conscience de la fragilité des cultures et du drame de leur dissolution.

Aussi, aujourd'hui, Émond, même s'il n'est pas croyant, se définit, dans un véritable morceau d'anthologie, comme un catholique et un Canadien français culturel, par gratitude envers ces traditions et ceux qui les ont portées, nous permettant ainsi d'être ce que nous sommes. «Seule l'indépendance, ajoute-t-il, me semble garantir la pérennité de ce patrimoine au Québec.» Irrité par une certaine gauche qui assimile les idées de nation et d'identité au repli sur soi, «à moins que ce ne soit l'identité sexuelle ou l'identité des autres», l'essayiste préfère se dire socialiste, sur le plan socioéconomique, et conservateur, dans son combat national et culturel.

Cette position, qui associe le désir de justice sociale au respect de notre tradition et de notre histoire, n'a jamais été aussi bien exprimée que dans ces essais admirables d'intelligence sensible.

louisco@sympatico.ca

CAMARADE, FERME TON POSTE

★★★★1/2

Bernard Émond

Lux

Montréal, 2016, 160 pages



Arundhati Roy est connue pour ses prises de position et sa participation à de nombreux rassemblements pour la liberté, en Occident comme dans son Inde natale. Ci-dessus, l'auteure prenait part à une manifestation pour les droits des agriculteurs du Bengale-Occidental, en 2006.

ESSAI ÉTRANGER

Faire du rêve d'égalité un blasphème

La réforme du capitalisme est une imposture, dit l'auteure indienne Arundhati Roy

MICHEL LAPIERRE

En 2011, à New York, devant les militants d'Occupy Wall Street, la romancière et essayiste Arundhati Roy, née en Inde en 1961, souligne que «le capitalisme a réduit l'idée de justice aux seuls "droits de l'homme", tandis que le rêve d'égalité devenait blasphématoire». Son discours véhément donne le ton au livre qui le renferme, *Capitalisme: une histoire de fantômes*, où elle dénonce les réformes de ce système comme des mirages, des impostures.

Rendue célèbre en 1997 par son roman *Le Dieu des petits riens*, critique impitoyable de l'esprit sectaire de la société indienne, Arundhati Roy s'en prend, cette fois-ci, dans un recueil d'essais, au pouvoir mystificateur du capitalisme qui vante les mérites des États émergents issus, comme l'Inde, du tiers-monde de jadis. Comment croire, se demande-t-elle avec cynisme, à l'émergence d'un pays où des centaines de millions d'habitants vivent avec moins de deux dollars par jour?

Comment prendre au sérieux, insiste-t-elle, la plus grande démocratie du monde avec son 1,2 milliard de personnes dont les 100 plus riches contrôlent le quart du produit intérieur brut? L'essayiste signale que des fondations philanthropiques, comme celles de Bill Gates, de Ford ou la Lilly Endowment, et des ONG humanitaires ai-

dent l'Inde urbaine dans un esprit libéral, capitaliste et féministe propre à l'Occident, mais étranger à l'Inde rurale et patriarcale où des mouvements locaux de gauche travaillent à la révolution.

Le profond déséquilibre dans la modernisation des différentes couches de la société indienne lui inspire une réflexion capitale: «Le financement a fait éclater la solidarité comme jamais la répression n'a pu le faire.» Elle brosse un autoportrait féroce des «300 millions d'entre nous qui appartiennent à la nouvelle classe moyenne née après les "réformes" du Fonds monétaire international».

Ces privilégiés cohabitent avec «les fantômes de 250 000 agriculteurs accusés de dettes qui se sont suicidés et ceux de 800 millions qui ont été appauvris et dépossédés pour nous laisser la voie libre», lance-t-elle en accusant sa propre classe d'avoir collaboré avec des étrangers, puissants et sans véritable conscience sociale. Le financement occidental très inégal et surtout très pervers de l'Inde ne lui fait pas oublier qu'une de ses parties, le Jammu-et-Cachemire, est «sous l'occupation militaire la plus dense au monde».

Coïncée entre l'islamisme et le nationalisme hindou, la région, comme le déplore l'essayiste depuis New Delhi où elle vit, reste une poudrière qui accentue le caractère dramatique d'une nation ayant «plus de pauvres que

«Le capitalisme a réduit l'idée de justice aux seuls "droits de l'homme", tandis que le rêve d'égalité devenait blasphématoire»

Arundhati Roy

tous les pays les plus pauvres d'Afrique réunis». Loin de représenter la victoire de la démocratie et du capitalisme sur la misère, l'Inde, décapée par la bouleversante Arundhati Roy, incarne leur tragique défaite.

Collaborateur
Le Devoir

CAPITALISME:
UNE HISTOIRE DE FANTÔMES

★★★★

Arundhati Roy

Traduit de l'anglais par Juliette Bourdin

Gallimard

Paris, 2016, 160 pages

ESSAI QUÉBÉCOIS

La grande menace de l'adolescence

En s'exposant avec ostentation en ligne, les ados font surtout grandir la peur à leur endroit

FABIEN DEGLISE

Une image, parfois, ça vaut mille maux... Surtout pour les adolescents qui, en succombant, sur Facebook, YouTube, Snapchat et consorts, à l'appel de la surreprésentation de soi, s'affirment dans un présent en mal d'images, mais attendent aussi au passage la peur et la crainte des adultes à leur endroit. C'est du moins ce qu'estime le sociologue Jocelyn Lachance dans *Adophobie* (Les Presses de l'Université de Montréal), ouvrage universitaire qui explore un énième effet pervers induit par la socialisation numérique.

Tout serait question d'émotions et d'impressions. «L'adophobie [soit la peur des adolescents] se déploie aujourd'hui dans le contexte hypermoderne où les images se présentent de plus en plus comme des témoins et des arguments justifiant une certaine interprétation des comportements des adolescents et des adolescentes», écrit-il. Images et représentations qui viennent alimenter cette «peur ancestrale non pas de l'étranger, mais de l'étrangeté adolescente», poursuit l'universitaire.

Des vidéos nourrissant l'odieux phénomène de l'*happy slapping*, ce jeu absurde qui consiste à gifler un quidam dans un lieu public, sans raison, pour filmer sa surprise, aux mises en scène d'incivilités en groupe, souvent à caractère sexuel, en passant par les concours de beau-

verie et autres extravagances mettant en scène et à disposition du public connecté l'incroyable impertinence de ce stade de la vie, l'homme a passé au crible l'ensemble de ces phénomènes pour en comprendre la mécanique, mais surtout pour en saisir les effets dans le renforcement des préjugés.

Selon lui, la culture numérique est en train de faire muter la peur pour les adolescents, qui s'installe chez des adultes témoins depuis des lunes de leurs facéties, en peur des adolescents, et ce, en laissant ces images percoler dans des environnements où l'angoisse collective n'a plus besoin de grand-chose pour prendre encore plus d'ampleur.

«L'adophobie se manifeste dans un monde où le sentiment d'insécurité s'est imposé, puis banalisé», écrit Jocelyn Lachance, en laissant les comportements extrêmes massivement diffusés confronter leur peur de la violence et de la mort. «Les adolescents hypermodernes font partie des victimes silencieuses de ce sentiment qui a gagné nos sociétés.»

L'individualisme, ce comportement qui impose la toute-puissance du choix individuel sur la direction d'un groupe, ferait le reste en renforçant par cette affirmation très contemporaine de la primauté du moi les trois grands tabous de l'humanité, violence, sexualité et mort, avec lesquels s'amuse les adolescents. Les outils qu'ils ont



IVO GREENER GETTY IMAGES

Les ados ont toujours voulu repousser les limites, mais les réseaux sociaux donnent à voir toujours plus d'images de comportements extrêmes.

en main leur permettent de le faire sans se cacher, d'ailleurs.

Comme toutes les peurs, l'adophobie est tout sauf rationnelle, estime toutefois le sociologue, qui voit là une autre preuve de notre rapport tronqué aux images. Images qu'il faudrait commencer à appréhender avec plus de sens critique, écrit-il, pour échapper aux émotions qu'elles suscitent et qui laissent chaque mise en scène, et pas seulement celles orchestrées par les adolescents, s'imposer comme des arguments.

Un appel à la raison qui sonne, dans les circonstances, comme une recommandation lancée aux adultes: cesser de vous comporter en adolescents!

Le Devoir

ADOPHOBIE
LE PIÈGE DE L'IMAGE

★★★★1/2

Jocelyn Lachance

Les Presses de l'Université

de Montréal

Montréal, 2016, 160 pages